

Présenté cette année au Festival AUGENBLICK, « La Pitié dangereuse » m'a laissé une impression rare : celle d'un film doux-amer, fragile, comme suspendu au-dessus d'un vide émotionnel . C'est un film qui avance en tremblant, qui semble vouloir dire quelque chose de terriblement humain mais qui se retient jusqu'au bout, comme s'il n'était pas encore achevé — ou comme si ses personnages refusaient eux-mêmes de s'achever.

Isaac est soldat, il passe la soirée au bowling. Il y rencontre Ilona dont il s'éprend. Pour rendre jalouse Ilona, Isaac flirte avec sa sœur Edith qui est restée prostrée à sa table. Par jeu, il la tire du banc vers les pistes, elle s'effondre. Il remarque alors le fauteuil roulant à côté d'elle. Le lendemain, pour se rattraper, il déclare ses sentiments à Edith, et affirme même son espoir qu'elle remarque un jour. Mais la méfiance d'Edith et l'obsession d'Isaac de la guérir les entraîne dans le malheur.

Au centre de cette histoire, Isaac, qui prétend d'abord ne rien vouloir, glisse lentement dans une relation avec Édith qu'il ne contrôle pas. Et ce glissement, si subtil au départ, révèle presque immédiatement une vérité qu'il s'acharne à ne pas affronter : tout ce qu'il fait pour Édith, il le fait par pitié, une pitié mêlée d'un devoir morale fuyant uniquement pour se racheter. Pas par amour, pas par courage. Par pitié. Une pitié embarrassée, maladroite, presque douloureuse. Une pitié qu'il maquille derrière de petites attentions, derrière cette obsession de la "guérir", comme si la réussite d'un miracle pouvait lui permettre de réécrire les intentions de départ.

Ce mensonge intérieur est l'une des forces du film, mais aussi sa source d'amertume. Isaac avance comme quelqu'un qui ne veut pas se regarder dans un miroir. Il voudrait croire qu'il est profondément bon, qu'il porte Édith par compassion noble. Mais le film, lui, ne cache rien : il agit parce qu'il se sent coupable. Coupable de ce premier geste, de cette première interaction, coupable d'avoir trop promis à quelqu'un qui n'attendait que cela. Et pourtant, il ne dit rien. Il se tait. Et tout devient alors plus lourd, plus trouble.

Face à lui, Édith. Terrible, touchante, insupportable. Il y a chez elle une manière de vivre la douleur qui se transforme en permission. Comme si sa souffrance justifiait tout : ses reproches, sa colère, ses exigences. Elle ne voit pas qu'Isaac l'aide par pitié — et c'est là que le film devient vertigineux. Car si elle venait à comprendre la vraie nature du lien qui les unit, c'est là que commencerait le vrai danger. Le titre du film n'a jamais été aussi clair qu'en sortant de la salle : la pitié est un poison. Elle trompe, elle enchaîne, elle détruit. Et c'est précisément parce qu'Édith l'ignore que leur relation continue son mouvement déséquilibré, douloureux, presque inévitable.

Ce déséquilibre s'étend d'ailleurs au reste du monde d'Isaac. L'un des éléments les plus réussis du film, à mes yeux, est la lente dégradation de la relation entre Isaac et son ami le plus proche. Plus Isaac se rapproche d'Édith, plus ce lien masculin se fissure, s'assèche, se remplit de non-dits. Cela montre bien que la pitié d'Isaac ne touche pas seulement Édith : elle contamine tout. Par petites touches, le film suggère que s'occuper d'Édith devient pour Isaac une identité, un refuge, presque un rôle social. Il s'y accroche d'autant plus qu'il ne veut pas admettre qu'il l'a choisi pour de mauvaises raisons.

Et pendant ce temps-là, la relation entre lui et Édith s'intensifie, elle devient de plus en plus palpable. Ou plutôt : elle s'alourdit. On ne peut pas dire qu'elle "s'améliore", car rien ne s'améliore vraiment dans ce film. Les deux personnages s'enfoncent plus qu'ils ne s'élèvent. Il y a quelque chose de profondément inachevé dans leur dynamique, comme si chacun avançait dans une direction différente sans jamais oser tourner la tête pour constater que l'autre ne suit plus. Ce sentiment d'inachèvement est presque la matière première du film : il n'y a pas de résolution, pas de catharsis totale, seulement une succession de gestes hésitants, de paroles retenues, de vérités qui frôlent la surface sans jamais l'éclater.

C'est pour cela que « *La Pitié dangereuse* » m'a paru doux-amer. Il y a de la beauté — bien sûr. Des éclats de sincérité, des moments où Isaac semble réellement vouloir faire le bien, des instants suspendus où Édith laisse entrevoir sa vulnérabilité la plus pure. Mais ces moments n'effacent jamais la gêne profonde, la tension morale qui parcourt tout le film. Rien n'est simple. Rien n'est achevé. On sort de la séance avec l'impression qu'une phrase n'a pas été terminée, qu'un geste est resté en l'air, que quelque chose d'essentiel n'a pas été dit. Et c'est peut-être ce qui rend ce film à la fois frustrant et fascinant : il laisse une cicatrice légère, mais durable.

« *La Pitié dangereuse* » est un film imparfait, mais c'est une imperfection assumée. Une œuvre qui choisit le trouble plutôt que la certitude. Qui préfère l'inachevé au définitif. Et qui rappelle que la pitié, quand elle se déguise en amour, peut devenir la force la plus dangereuse de toutes.